

raie au milieu de la tête, ayant assez bon air, l'air d'un domestique de bonne maison en vacances, Gallot s'en alla rôder rue Bellechasse, aux abords de l'hôtel que le baron de Simiane occupait seul maintenant, et où, précédemment, il habitait avec sa mère et sa sœur aînée.

Le jour même, le borgne faisait connaissance avec le cocher de M. le baron, lequel, n'ayant pas grand'chose à faire, car son maître sortait peu, passait son temps à faire de nombreuses parties de piquet dans la petite salle d'un marchand de vins traiteur, réservée aux habitués.

Le cocher, enchanté de trouver dans sa nouvelle connaissance un joueur au piquet, endiablé comme lui, le traita tout de suite en vieux camarade. Dès le deuxième jour on se tutoya ; le troisième, l'un disait mon vieux Joseph, l'autre mon cher François ; on était des inséparables.

Le cocher était bavard, et ressemblait à la plupart des domestiques, qui ne se font pas fautes de jaser sur leurs maîtres, trouvant très agréable de ridiculiser monsieur en révélant les secrets de madame.

Or, comme il n'est rien de tel que la bouteille pour délier la langue, Gallot usa largement du moyen, et il sut si bien endormir la défiance de François que celui-ci répondit à toutes ses questions sans même s'apercevoir que son vieux Joseph était un malin, qui faisait le naïf afin de le faire bavarder plus qu'il l'aurait voulu.

Du reste, il ne disait pas de mal de son maître, car il y avait pas à en dire pour le moment ; au contraire, la conduite de M. le baron ne méritait que des éloges.

Mais il importait peu à l'ancien serrurier que la conduite de M. de Simiane fût ceci ou cela ; François avait été indiscret autant qu'il l'avait désiré, et il se trouvait suffisamment renseigné, ayant acquis la certitude que le baron, non seulement n'avait revu la belle veuve, mais que, peut-être, il ignorait toujours ce qu'elle était devenue.

.....
Eh bien, oui, M. le baron de Simiane avait acheté une conduite et fait peau neuve. Au grand étonnement de tous ceux qui le connaissaient, ce viveur émérite, cet homme qui, quelques années auparavant, avait causé de si bruyants scandales, dont se défrayait la chronique parisienne, avait fait tout à coup amende honorable, comme si, las des plaisirs, dégoûté de tout, n'en pouvant plus, il avait éprouvé un absolu besoin de repos.

Autant sa vie avait été agitée, extravagante et folle, autant elle était maintenant calme, sérieuse et sage. Il semblait ne plus vouloir vivre autrement que dans un long recueillement.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?
Ceux qui avaient été ses amis, ses compagnons de plaisirs se le demandaient. Les uns disaient :

— Pourquoi ne va-t-il pas tout de suite s'enfermer à la Trappe ? Les voyez-vous dans une robe de baro, le chapelet à gros grains pendant à son côté, prononcer d'une voix cavernueuse le fameux : Frère, il faut mourir !

— Il ne peut plus aller, il est ruiné, à bout, disaient les autres, et, forcément, il rentre dans sa coquille.

Après de longues années de désordre et de folies sans non, après avoir, sans compter, jeté l'argent par les fenêtres, gaspillé la fortune qui lui venait de son père et escompté celle de sa mère, longtemps avant le décès de la baronne, il avait maillé à partir avec des créanciers récalcitrants et sans pitié. Toutefois, il n'était pas aussi complètement ruiné que certains de ses amis le pouvaient le croire.

Le baron n'était pas de ceux qui se laissent acculer au fond d'une impasse, il savait se retourner et trouvait le moyen de puiser à des sources non moins abondantes que celles qu'il avait tarées. Si, dans un temps, d'ailleurs peu éloigné, il avait vécu d'expédients, ce que l'on ignorait, il n'en était plus à ne savoir où donner de la tête.

Cependant il traversait une nouvelle crise financière difficile ; mais il ne s'en effrayait point, sûr qu'il était de sortir triomphant de tous ses embarras.

Enfin, — était-ce avec des intentions machiavéliques ? — il

lui plaisait de ne plus attirer l'attention sur sa personne, de se faire oublier ; et comme à Paris on oublie vite, on ne s'occupait plus guère de lui, malgré le grand tapage qu'il avait fait.

D'aucuns disaient du baron que c'était un converti, d'autres doutaient de cette conversion qui, réelle, aurait été stupéfiante.

Les premiers prétendaient que la jeune sœur du baron, la belle Blanche de Simiane, avait exercé une heureuse influence sur son frère, et que c'était afin d'être agréable à Blanche et dans son intérêt, qu'il avait mis un terme à ses folies.

Cette hypothèse paraissait d'autant plus sérieuse et vraie qu'après le mariage de Blanche, qui avait épousé M. Ludovic de Mégrigny, le baron n'avait pas dévié un instant de la ligne de conduite qu'il s'était tracée.

Ceux qui n'admettaient pas que le baron eût pu rompre ainsi avec le passé, avaient des sourires sceptiques et se disaient entre eux, en hochant la tête :

— Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous.

De ceux-ci ou des autres, lesquels avaient raison ?

M. de Simiane était-il un converti ou, dans un but quelconque, jouait-il un rôle hypocrite ?

Nous le saurons bientôt.

Quoi qu'il en soit, M. de Simiane était devenu un sage, et les langues les mieux exercées à la médisance, tout ce qu'il faisait était si correct, que des mères, désolées de voir leurs fils entraînés dans le tourbillon malsain de la vie parisienne, n'hésitaient pas à le leur donner pour exemple.

— Voyez le baron de Simiane, disaient ces mères alarmées, c'était un homme épouvantable, son nom était mêlé à tous les scandales, il n'y a pas de sottises qu'il n'ait faites, il a trempé ses lèvres à la coupe empoisonnée de tous les plaisirs ; il perdait au jeu des sommes énormes, il a sottement gaspillé une magnifique fortune. Comme vous, il avait une mère ; Dieu sait ce qu'elle a souffert la pauvre baronne de Simiane, et les larmes amères que son fils lui a fait verser ; les désordres du baron l'ont prématurément conduite à la tombe.

Mais, un jour, M. de Simiane est rentré en lui-même, il a été épouvanté de son passé, il a eu honte de son horrible vie ; dégoûté des faux plaisirs qui lui avaient coûté si cher et qui ruinaient sa santé, il a compris qu'il n'était que temps de changer sa conduite.

N'attendez pas, pour imiter M. de Simiane et comme lui changer de conduite, que le dégoût des plaisirs vous vienne ; n'attendez pas que vous ayez perdu la santé, dilapidé votre fortune et fait mourir votre mère de chagrin, si vous ne voulez vous condamner à des regrets éternels.

Malheureusement, les jeunes écervelés à qui s'adressaient ces plaintes et ces conseils maternels, n'en tenaient aucun compte.

— On s'amuse quand on est jeune, disaient-ils, c'est le temps des folies et des délicieuses ivresses ; c'est assez tôt d'être sage quand on est vieux.

Paris, la ville de tous les plaisirs, aura toujours ses viveurs avides de jouissances, car la jeunesse oisive et riche sera toujours fatalement attirée vers les plaisirs qui s'offrent à elle et dont elle est insatiable.

Le baron de Simiane ne se montrait plus que rarement dans les réunions publiques. On ne le voyait plus que de loin dans un fauteuil à l'Opéra ou à la Comédie-Française.

Il avait réduit son train de maison ; il n'avait plus que trois domestiques : une cuisinière, un valet de chambre et un cocher. Il n'avait plus qu'un cheval de prix modeste, qu'on attelait l'hiver à un coupé, l'été à une victoria.

Avec ce faible personnel, et M. le baron ayant cessé de recevoir ses amis, le vaste hôtel de la rue de Bellechasse ressemblait presque à une habitation déserte.

N'acceptant plus aucune invitation, il se trouvait ainsi dispensé de recevoir. Volontairement il s'isolait et faisait le vide autour de lui. Cela lui plaisait.

Il n'allait plus au cercle où, autrefois, il était toujours assis le premier à la table du baccarat, prêt à tenir la banque, ayant